Zeitschrift: Bulletin de la Société des Études de Lettres
Herausgeber: Société des Études de Lettres
Band: 7 (1932-1933)
Heft: 19

Rubrik: Chronique de la société

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« chrétien » ? Laissons les formules et les jugements faciles et sachons admirer avec reconnaissance la plénitude et la belle courbe de cette vie :

Ihr glücklichen Augen
Was je ihr gesehn
Es sei wie es wolle
Es war doch so schön.

H. VONDER MUHLL.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Conférences

M. Ferdinand Brunot nous parla le 1er mars de la *Révolution française vue à travers le lexique*, excellent exemple d'une méthode originale, qui veut que l'étude des mots ne se sépare pas de celle des choses, que l'histoire et la philologie se prêtent constamment un mutuel appui. La Révolution à cet égard est une période privilégiée pour l'observation du langage. Elle a apporté tant de nouveautés dans tous les domaines que le vocabulaire en a été en grande partie renouvelé. Les mots *patrie*, *vengeur*, *loi*, *constitution* prennent alors des sens particuliers ou une force nouvelle. Le mot *révolution* change de sens selon le cours des événements. On suit l'histoire des événements dans l'emploi des mots *terreur*, *guillotine*, *fusillade*, *vandalisme*. On aperçoit le caractère religieux du mouvement révolutionnaire à ses débuts dans l'usage nouveau des mots *missionnaire*, *catéchisme*, *carême*, puis l'apparition d'une nouvelle foi avec les termes de *patriotisme*, de *civisme*, de *fraternité*, avec les *arbres de liberté*, les *cocardes*, le *serment*, les *fédérations*. Des mots disparaissent de l'usage, désignant des droits abolis comme *aide ;* d'autres les remplacent : *contribution*. Le vocabulaire politique se transforme. La naissance du mot de *responsabilité* implique une modification

du droit public... Le lexique révèle ainsi non seulement l'histoire, mais la portée et le sens de la Révolution : les choses rejoignent les mots.

* * *

Le 15 février, Mlle H. de Chelminska, licenciée de notre Université, actuellement lectrice de polonais à l'Université de Strasbourg, a parlé avec autant d'autorité que de charme du grand romancier polonais mort en 1925, *Ladislas Reymont*. Elle a dit son enfance indisciplinée, ses nombreux avatars de jeunesse, son irrésistible vocation d'écrivain, ses débuts difficiles. D'emblée, Reymont s'affirme tout autant réaliste âpre et lucide que romantique animé d'un puissant souffle lyrique. Mais pendant longtemps il ne réussit qu'exceptionnellement à équilibrer ces deux tendances qui se divisent sa personnalité littéraire. Cet équilibre, il le réalise enfin dans son chef d'œuvre, *Les Paysans*, roman en quatre parties où il décrit avec précision et poésie la vie d'un village perdu au sein de la plaine polonaise que le passage des saisons transforme incessamment.

* * *

Dans une causerie faite le 11 février dernier, aussi solide dans le fond qu'élégante dans la forme, M. le professeur André Bonnard intéressa vivement ses auditeurs en exposant les théories récemment émises quant aux origines de la comédie grecque.

Aristote déjà signale les chants phalliques comme source première de la comédie. M. Cornford a analysé cette hypothèse avec beaucoup de pénétration. Les chants phalliques mimaient l'acte de la génération, sans la moindre intention obscène du reste ; ils réclamaient la dignité, le silence religieux. Comme dans les pratiques magiques, on imitait le phénomène pour en provoquer la réalisation. Or le mariage sacré tient une place éminente dans la vie religieuse des Grecs (Zeus et Déméter à Eleusis ; ailleurs Zeus et Héra ; à Athènes Dionysos

et la femme de l'archonte-roi). M. Cornford, trouvant dans plusieurs comédies d'Aristophane des « mariages » qui sont sans relation avec l'action de la pièce, voit dans ces scènes des survivances du mariage de Dionysos qui constituait selon lui le sujet essentiel du drame rituel qu'Aristote appelle chant phallique.

D'autre part la comédie attique semble avoir reçu du drame phallique une de ses pièces constitutives essentielles, l'*agôn*, scène de combat où primitivement l'Esprit de la fécondation triomphait de l'Hiver ou de la Mort, et qui devint dans la suite le cadre d'un débat politique ou littéraire.

Du reste ce qui frappe chez Aristophane, c'est la fixité de la structure dont ne dépendent ni l'action ni les caractères. Il paraît avoir conservé la forme primitive, alors que les croyances avaient disparu. C'est ainsi que la comédie ne devint licencieuse que le jour où elle perdit son allure religieuse. Quant aux invectives qui y abondent, elles peuvent avoir été inspirées par des passages des chants phalliques où l'on cherchait, par des cris, à écarter les mauvais esprits pour faire triompher la vie.

Sans contredire ce qui précède, M. Pickard-Cambridge estime que la comédie grecque s'est également inspirée des farces populaires, très courantes chez les peuples doriens, comme en font foi des masques découverts à Sparte et certaines allusions, d'ailleurs méprisantes, d'Aristophane à des farces mégariennes. C'est à Mégare que l'on inventa les masques de plusieurs types comiques et le poète athénien aurait peut-être hérité d'une collection de ces masques, représentant par exemple le pédant, le médecin, le vieillard libidineux, l'ogre cuisinier et surtout une série de fanfarons. On se rappelle Eschyle, devenu, dans *les Grenouilles*, le poète bravache, Euripide le sophiste, sans parler du Socrate des *Nuées*, le savant ridicule.

On peut se représenter aujourd'hui la comédie attique comme issue à la fois d'une tradition rituelle qui lui aurait donné sa structure et ses lois de composition et d'une tra-

dition populaire dont elle aurait hérité l'éternelle série des grotesques qu'on retrouve dans toutes les comédies populaires : atellane latin, théâtre de marionnettes, commedia dell' arte. Ed. R.

* * *

M. Edm. Gilliard vient de donner quatre conférences sur la *Religion de Rousseau après* 1762. Pour ne pas le trahir, il faudrait rendre le ton de sa voix, la ferveur de sa pensée, restituer la communion spirituelle qu'il établit avec ses auditeurs, l'angoisse d'un débat qui nous presse autant que Jean-Jacques. Ces quelques notes n'y prétendent pas. Qu'on les prenne pour ce qu'elles sont : un squelette. Il y manque le muscle et la peau...

La première conférence nous montra d'abord, en un raccourci expressif, le Rousseau de 1762 jusqu'à son entrée dans « l'œuvre de ténèbres », puis nous présenta l'analyse pathétique des passages fondamentaux de la *Nouvelle Héloïse* et de la *Profession de foi*. M. Gilliard désirant faire voir comment chez Rousseau l'homme chercha toujours à se débarrasser de l'œuvre, il lui faut dégager de l'œuvre ce qui n'est pas de circonstances, ce qui, *tenant* à l'homme, peut le *retenir* ensuite. Par exemple la notion de vertu : Julie se proclame vertueuse ; mais déjà sa vertu ne la satisfait pas ; Rousseau, solitaire, dépassera la vertu, notion sociale. Puis, à la suite du Vicaire, nous explorons d'autres notions : l'amour-propre et l'amour de soi, le sentiment de soi, la raison, que Rousseau n'a jamais méprisée, mais à qui il a assigné un rôle transitoire, le progrès, qui ne peut être qu'individuel, s'il veut rester moral, toutes conceptions que nous retrouverons.

La deuxième conférence avait pour sujet le *Contrat social*. L'homme d'après Rousseau passe par trois états. D'abord, seul dans la nature, il jouit d'une liberté naturelle : il n'a alors qu'un devoir, veiller à sa conservation. Il entre ensuite dans la communauté sociale et y jouit d'une liberté conventionnelle. Enfin il se retranche de la communauté et, seul devant

soi, c'est-à-dire devant Dieu, il jouit d'une *liberté-état d'âme*. Ici, pour illustrer sa pensée, M. Gilliard a recours à la notion de propriété. Il y a une propriété de l'avoir, celle des biens périssables, dans lesquels le corps même se range, et une propriété de l'*être*, dont l'homme ne peut être dépouillé, puisque c'est son propre *moi*. La première, Rousseau la met en commun, la laisse à la société ; la seconde, il en jouit dans sa solitude : la société lui apparaît ainsi comme un instrument de purification. Il en est de même pour la religion dite civile. Par cette conception, Rousseau abandonne à la société ce qu'il a de commun, comme croyances et sentiments moraux, avec tous les hommes : la société en a l'administration ; elle oblige tout individu à obéir à ce dogme commun. Mais Rousseau, à l'abri de cette religion civile, dégage son intimité avec Dieu. L'homme part donc d'une communion avec la nature, passe par une communion avec les hommes, pour arriver à communier avec Dieu. Dans cette conception, pas de place pour le surnaturel : le surnaturel n'est pas de l'homme, il est de Dieu. Même dans sa communion avec Dieu, Rousseau reste soumis à sa condition d'homme.

La troisième conférence était consacrée à la *Lettre à Christophe de Beaumont*. Elle débuta comme les autres par un historique saisissant des événements, destiné à montrer dans cet écrit non pas tant une réponse à l'archevêque qu'une adresse au clergé genevois. Là encore c'est le christianisme qui est en question : Rousseau y défend la cause de Dieu, non pas la religion des prêtres, mais la religion de l'homme. Le vrai christianisme, celui de l'homme, est anarchiste : il ruine tout Etat ; universaliste : il répudie toute nationalité. Le vrai chrétien n'a aucune vertu sociale. Il est adversaire de toute guerre, même sacrée. Toujours résigné, il est né pour l'esclavage. Le christianisme du prêtre est tout autre : c'est l'exploitation du surnaturel. Ni l'un ni l'autre d'ailleurs ne peuvent s'accorder avec l'Etat : le premier est anarchiste, le second est criminel. L'Etat ne peut agréer que la religion civile... Et M. Gilliard continue son analyse : l'homme est

né bon ; il doit donc s'aimer soi pour ne pas offenser son Créateur ; par suite Rousseau repousse l'idée du péché originel, invention des prêtres, et celle de la Révélation, qui supposerait que l'homme a pu perdre le sens de sa nature et avoir besoin d'un secours extraordinaire de Dieu ; enfin il n'accepte aucune donnée divine qui ne soit contenue en l'homme : le culte devient l'exercice des facultés humaines.

La dernière conférence nous présente le Rousseau de la folie, mais aussi des *Dialogues* et des *Rêveries*, le Rousseau qui retourne à la nature. Il a montré l'artifice de la société, de celle des gens du monde, fondée sur l'éducation, c'est-à-dire sur l'inégalité ; il a voulu édifier une autre société, la société civique, fondée sur l'égalité sociale. Celle-là est artificielle, celle-ci est conventionnelle. Mais cette convention ne nuit pas à l'indépendance de l'individu, à son indépendance morale, appuyée sur l'amour de soi, non pas sur l'amour-propre ; elle permet au contraire le retour à la nature. Il en est de même pour la religion. Le christianisme des gens du monde est artifice et falsification. La religion civile ou christianisme social est une institution de police morale. A son abri croît le christianisme d'âme, celui qui supprime tout intermédiaire entre Dieu et l'homme, qui n'admet même pas l'intercession du Christ. Cette indépendance morale, ce christianisme ramènent Rousseau à la nature. L'imagination lui a ouvert les abîmes de sa détresse, la voie de la folie. Mais à travers la folie il a trouvé le renoncement et par là la paix. Rousseau n'est plus : c'est Jean-Jacques, un enfant qui se cherche une mère. Son Dieu, il l'a dépouillé de ce qu'il a de trop mâle, il l'a fait féminin. La nature, il la voit comme une femme. Il cherche un sein. Il veut être bercé. Le rythme des choses le ramène à l'enfance oubliée.

Colloques

Les séances du colloque de langues anciennes se sont succédées dans l'ordre prévu et aux dates indiquées. Elles ont été suivies fidèlement et avec un visible intérêt. On a

paru retrouver avec plaisir le ton plus familier, le ton « colloque », après trois séries au cours desquelles prévalait le ton « conférence ». Quatre séances ont été consacrées à l'étude et à la discussion d'un texte (2 textes grecs et 2 textes latins) ; les « introductions » qui les ont ouvertes illustraient de la façon la plus suggestive quatre façons, très différentes mais également intéressantes, de concevoir l'explication d'un texte. Le 15 mars, une assistance particulièrement nombreuse a écouté avec une attention charmée l'exquise causerie de Mme Stilling, tout en s'enchantant des clichés, en bonne partie inédits, qui l'illustraient d'un bout à l'autre ; après quoi, ceux des membres du colloque qui avaient pu réserver leur soirée ont « soupé » ensemble... La collection des beaux souvenirs s'est enrichie cet hiver de plusieurs numéros. Que tous ceux qui ont contribué, à quelque titre que ce soit, à maintenir vivant ce petit centre de vie spirituelle qu'est le colloque de langues anciennes veuillent bien trouver ici l'expression de la gratitude de tous ses membres et de son secrétaire.

L. M.

Le colloque de philosophie est en pleine prospérité ; ses membres, dont le nombre va croissant, font preuve d'un si beau zèle qu'aucune saison ne suspend leur activité. Des travaux sont annoncés pour mai, juin et juillet : MM. Brazzola et Michel Marguerat analyseront « La Pensée concrète » de Spaier. Des séances mensuelles ont permis, cet hiver, de remplir le programme fixé en automne : l'étude du dernier ouvrage de Bergson « Les deux Sources de la Morale et de la Religion ». Mlle Virieux a introduit le sujet par un travail sur l'obligation morale, résultant à la fois d'une pression du groupe sur l'individu et d'un appel des âmes mystiques qui entraînent dans leur mouvement les sociétés civilisées. M. M. Reymond a traité la religion statique, réaction défensive de la nature, écartant les dangers que l'intelligence aurait fait courir à l'humanité en lui conseillant l'égoïsme ou en éveillant chez l'homme, devant l'inévitable mort, une inquiétude qui pouvait aboutir

au dégoût de la vie. Mlle Perrenoud a présenté une étude sur la religion dynamique qui met l'âme en contact avec la cause transcendante de toutes choses ; examinant le mysticisme chrétien, Mlle Perrenoud a montré pourquoi Bergson le considère comme la plus parfaite expression de la santé intellectuelle et morale. M. Diez, se plaçant à un point de vue subjectif, a porté un jugement sur l'ensemble de l'œuvre. Ce travail était des plus intéressants par l'originalité des vues de son auteur et la spontanéité avec laquelle il les expose. M. René Bovard a terminé la série des travaux bergsoniens par une conférence sur l'Antimilitarisme. Analysant la morale close et la morale ouverte, M. Bovard explique aussi bien l'attitude de l'officier que celle du réfractaire. Cette étude, très objective, illustrée d'exemples actuels, a captivé les auditeurs.

M. Gex a bien voulu nous donner un travail hors-programme sur le mathématicien Eddington, professeur à Cambridge, qui réussit entre autres, dans le domaine religieux, à concilier ses théories de physicien et ses conviction de Quaker. La belle étude de M. Gex est trop riche pour se prêter à un bref résumé, aussi espérons-nous la lire une fois ou l'autre dans une Revue de philosophie. Si les membres du colloque savent apprécier les travaux de cette valeur, ils n'en sont pas moins reconnaissants à ceux qui leur donnent des études plus superficielles, visant tout simplement à provoquer une discussion où s'achèvera ce qui n'était qu'esquissé. C'est dire la caractéristique du colloque : amateurs et spécialistes y collaborent, jugeant tous les travaux intéressants, les uns par ce qu'ils apportent, les autres pour ce qui leur manque.

R. V.

Après des années d'une activité un peu dispersée dont le centre a dû varier, le colloque de français va reprendre le travail, avec la collaboration de M. R. Bray, professeur à la Faculté. Cette précieuse recrue permettra d'organiser l'action commune autour d'une œuvre de recherche, dont l'intérêt

et la portée se marqueront dans la mesure où l'entreprise suscitera des dévouements réellement actifs. Le sujet de cette nouvelle série d'entretiens sera une étude d'ensemble de la préciosité, du « Roman de la rose » à Giraudoux. Deux séances sont prévues pour le semestre d'été : établissement du plan de travail et lecture de quelques textes par M. Bray, le 6 mai ; présentation d'un premier travail sur l'abbé Cotin, par M. Lavanchy, à fin juin.

Le secrétaire du groupe prendra volontiers note de tout nouveau nom à ajouter à la liste des membres convoqués régulièrement aux séances. H. P.

Bibliothèque

Nouvelles acquisitions

N. B. — Cette liste fait suite à celle qui a paru dans le Bulletin n° 16 (p. 15). Les volumes et brochures marqués d'un astérisque ont été reçus en don de leurs auteurs.

279 Radet, G., Alexandre le Grand, Paris 1931, 1 vol.
280 Bach, E., L'église St-Etienne de Moudon, Lausanne 1930, 1 br.
281 Bohnenblust, G., Das Erbe Goethes, Lausanne 1932, 1 v.
*282 Poget, S.-W., Le milliaire romain de Boscéaz, Orbe 1932, 1 br.
283 Bergson, H., Les deux sources de la morale et de la religion, Paris 1932, 1 v.
284 Keller, G., Henri le Vert, trad. Zimmermann, Lausanne 1933, 2 v.
*285 Bourl'honne, P., George Eliot, Paris 1933, 1 v.
*286 Favez, C., L'épisode de l'invention de la Croix dans l'oraison funèbre de Théodose par saint Ambroise, s. l. s. d., 1 br.